

Paule LÉON

Disparu ?  
Disparues à jamais.





Paule Léon

Disparu ?  
Disparues à jamais !

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4157-7

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

## CHAPITRE I

### Souvenirs, souvenirs...

En ce dimanche d'avril, le soleil matinal éclairait d'une tendre lueur la campagne normande. Sous ses doux rayons, la nature reprenait vie. Dans les champs, les céréales, le lin et les jeunes betteraves formaient un damier de verts. Les pommiers, chargés de fleurs roses et blanches ressemblaient à d'énormes « barbes à papa ». Les cassis-fleurs donnaient des taches plus vives. Tulipes, jacinthes, jonquilles, rivalisaient d'ardeur pour égayer de couleurs lumineuses les plates-bandes et les jardins. La Seine s'étirait en boucles, tournait à droite, à gauche, venait lécher les collines, s'en éloignait pour laisser place à un village, s'en rapprochait. Elle ne semblait pas pressée d'arriver au Havre. Depuis Paris, il en était ainsi.

Il est vrai que pour franchir les cent cinquante kilomètres environ qui, à vol d'oiseau, séparent la capitale de la mer, elle n'a qu'une dénivellation d'à peu près vingt-cinq mètres, ce qui ne représente qu'un mètre tous les six kilomètres. C'est très peu. C'est pratiquement du plat. Aussi, avait-elle dû chercher,

tantôt au nord, tantôt au sud, la moindre pente, si infime soit-elle, qu'elle puisse trouver.

Elle coulait maintenant paresseusement au pied de la forteresse plusieurs fois centenaire. Quoiqu'en ruines, le Château-Gaillard avait encore fière allure et continuait à monter la garde sur le fleuve qui sinuait en contrebas, sur les bateaux au rythme lent qui y circulaient et sur la petite ville qui se blottissait à son ombre. L'astre émergeait lentement de derrière la colline, ses rayons n'atteignaient pas encore les maisons du Petit Andely. Mais au-delà, sur la rive gauche, Tosny recevait déjà sa lumière. Le petit village abritait des habitants très divers : ouvriers d'usines, rares cultivateurs, commerçants des Andelys, mais aussi retraités et Parisiens qui venaient se reposer dans le calme. Il est vrai que le cadre était charmant : vue sur la citadelle de Richard Cœur de Lion et le fleuve, lacs, bois, forêts alentour. Retiré de la grande route, il n'était pas bruyant, et les véhicules qui circulaient là-bas, sur la déviation, ne dérangaient guère les Tosnysiens. Il faisait bon vivre dans ce petit village où l'on pouvait s'adonner, selon les goûts de chacun, à la chasse, à la pêche ou aux randonnées pédestres aussi bien que cyclistes ou encore à la pétanque comme le faisaient si souvent quelques mordus. Combien de fois, des passants éberlués avaient-ils vu des acharnés jouer par tous les temps, sous la pluie, dans le vent ou sous un soleil ardent, et même en plein hiver, allant se réchauffer les mains à un brasero avant de renfiler des gants pour reprendre les boules glacées ?

Les rayons du soleil avaient d'abord survolé les toits, les avaient effleurés, puis étaient descendus sur les maisons et venaient enfin illuminer les lacs,

anciennes ballastières, qui scintillaient. Indiscrets, certains rais se glissaient à travers les fentes des persiennes ou entre les rideaux mal fermés pour explorer les pièces encore vides de leurs occupants. Seules, les chambres étaient habitées. Tous sommeillaient encore. Pourquoi se lever tôt ? Rien ne pressait. La journée s'annonçait radieuse, mais elle serait assez longue et on aurait tout le temps d'en profiter. Mieux valait se reposer encore un peu. C'était dimanche. Nul besoin de se dépêcher pour aller au travail. Aucune tâche urgente n'attendait les dormeurs. Peut-être que quelques-uns étaient déjà partis vers d'autres loisirs, mais rien ne le confirmait. Pour le moment, c'était le calme plat.

Les cloches de l'église se mirent à sonner l'Angélus. Un rayon de soleil se glissa par un interstice des rideaux, donnant une teinte dorée au papier à la douce couleur rose pâle, vint caresser le visage de Sylvaine, lui chatouilla les paupières, ce qui la réveilla. Chanteclair lança un violent « cocorico. » La jeune femme le connaissait bien et l'avait surnommé ainsi. C'était un magnifique coq rouge à la queue noire. Il vivait non loin de là, entouré d'une douzaine de poules qui pondaient des œufs d'une qualité nettement supérieure à celle des grandes surfaces ! Sylvaine se fournissait là exclusivement, non seulement en œufs, mais aussi en volailles : canards, poulets, lapins, ainsi qu'en miel car le propriétaire de Chanteclair avait aussi des abeilles qui fabriquaient un miel délicatement parfumé.

Elle n'ouvrit pas tout de suite les yeux, goûtant le bonheur qui l'habitait. Comme elle ne voulait pas réveiller celui qui dormait à ses côtés, elle revécut sa vie par la pensée.

\*  
\*     \*

Née dans la petite ville de Saint-Martin d'Aubigny, non loin de Bourges, elle était la dernière d'une famille de quatre enfants. Ses parents, monsieur et madame Langier, d'aisés commerçants, avaient offert à chacun de leurs deux garçons et deux filles, des études assez prolongées. Tous étaient allés à la faculté. Sylvaine, pour sa part, avait une licence de mathématiques. Comme elle aimait beaucoup les enfants, elle avait choisi le métier d'enseignante. Mais dans son Berry natal, les places étaient rares. Aussi avait-elle postulé pour une région plus déficitaire, plus au nord également. Elle aurait aimé être nommée à Paris, mais il ne fallait pas rêver. La capitale était trop demandée pour qu'un poste soit attribué à une débutante venant de la province. C'est ainsi qu'elle avait obtenu un poste dans un collège d'une petite ville de l'Eure : Gaillon. Elle s'y plaisait bien, malgré l'éloignement de sa famille. Si la ville ne présentait pas de charme particulier, elle n'en était pas pour autant déplaisante. De plus, la gare proche lui permettait d'aller souvent à Paris, car la jeune prof aimait les sorties. Très vite, elle avait noué des liens d'amitié avec ses collègues, étant d'un naturel gai, aimable, souriant. Sylvaine était une jeune fille pleine de vie, d'humour.

Elle avait fait également la connaissance de son voisin de palier, Pierre Jarmond. Ce dernier était assistant dans un laboratoire de recherches pharmaceutiques au Val de Reuil. En le voyant, il n'était pas difficile de deviner ses origines. C'était un pur descendant des Vikings : grand, blond, des yeux

bleus assez charmeurs. Il était cultivé, appréciait le même genre de distraction que la jeune fille. Ils étaient vite devenus amis. Ensemble, ils sortaient, allaient au cinéma, au théâtre, retrouvaient des amis, mais cela n'était jamais allé plus loin. La jeune fille se sentait trop jeune pour s'engager, et l'idée d'un flirt lui déplaisait. Aussi, le jour où Pierre avait tenté de l'embrasser, elle l'avait gentiment, doucement, mais fermement repoussé :

« Non, Pierre, vous êtes gentil, mais je préfère que nous restions de bons amis. »

Il n'avait pas insisté. Il n'envisageait, à ce moment-là, rien de sérieux non plus. Il y avait bien d'autres filles avec lesquelles il pouvait badiner s'il le souhaitait. C'est ainsi que Mademoiselle Langier avait passé la première année de sa vie de professeur, partagée entre le travail, les sorties et les vacances passées chez ses parents.

A la rentrée suivante, elle retrouva son collègue, ses collègues, ses élèves et son voisin. Les sorties reprurent comme l'année précédente. A partir du mois de février, Pierre se fit un peu plus affectueux, un peu plus tendre. Sans s'engager complètement, Sylvaine avait accepté quelques baisers. Elle commençait à s'attacher à ce garçon qui ne lui déplaisait pas, sans pour autant éprouver le grand amour qu'elle espérait connaître. Mais peut-être celui-ci se développerait-il avec le temps ?

C'est alors qu'une de ses collègues avait demandé à Sylvaine d'être témoin à son mariage. Cette dernière avait accepté avec joie l'honneur qui lui était fait.

Comment aurait-elle oublié une telle journée qui devait marquer sa vie ? C'était en avril. Elle portait ce

jour-là, elle s'en souvenait encore, une longue robe de taffetas rouge pivoine qui mettait en valeur sa peau mate et ses longs cheveux noirs, coiffés artistiquement en boucles sur le devant, en anglaises dans le dos, et ornés d'un camélia. Des chaussures assorties, une capeline et un châle blancs, ainsi qu'une parure de perles complétaient sa tenue. Ceux qui la connaissaient lui avaient fait des compliments tant sur sa beauté que sur sa toilette. Si elle ne faisait pas d'ombre à la mariée, laquelle semblait sortir d'un magasin de poupées de porcelaine, Sylvaine éclipsait beaucoup des autres jeunes filles présentes.

Son cavalier, Jean-Yves, témoin du marié, était un beau garçon brun aux yeux extraordinairement bleu clair, bleus comme les fleurs de lin. Très grand, il la dominait de la tête. Le coup de foudre avait été immédiat et réciproque. Ils ne s'étaient pas quittés de toute la journée, et si sa condition de garçon d'honneur obligeait le jeune homme à inviter un peu les autres, c'est à Sylvaine qu'il avait accordé le plus de danses. Il l'avait même embrassée, d'abord sur les joues, puis sur les mains, les bras, dans le cou, et enfin sur les lèvres.

« Vous êtes si belle, Sylvaine ! Moi qui ne crois pas au coup de foudre, je crois que je vous aime déjà.

– Moi aussi » avait-elle répondu en rougissant un peu. L'éducation austère que lui avait donnée ses parents l'empêchait d'en dire plus.

Ils avaient échangé leurs adresses, leurs numéros de téléphone. Huit jours plus tard, ils se revoyaient. Elle délaissa Pierre qui avait compris et, beau joueur, n'avait rien dit. Il se reprocha seulement de ne pas s'être déclaré plus tôt, d'une manière plus précise, car il commençait à aimer vraiment la jeune Berrichonne.

Quand elle avait voulu lui présenter celui qui, elle le savait, serait bientôt son mari, elle s'aperçut que les deux hommes se connaissaient :

« Toi, Jean-Yves !

– Toi, Pierre

– Je peux comprendre ?

– Mais Pierre est mon assistant au laboratoire pharmaceutique, et aussi mon ami.

– Ça, alors, quelle coïncidence ! »

\*

\* \*

Début juillet, comme la jeune fille descendait chez ses parents, les deux amoureux promirent de se téléphoner. Dès son arrivée à Saint-Martin d'Aubigné, elle annonça la nouvelle à ses parents :

« Papa, Maman, j'ai rencontré un garçon merveilleux, et nous nous aimons. Avec votre bénédiction, nous aimerions nous marier.

– Mais c'est merveilleux, ma grande. Quand nous le présentes-tu ?

– Si vous acceptez de le recevoir à partir de la mi-juillet, puisqu'il sera en vacances, il aimerait venir vous demander ma main.

– Permission accordée. Promets-nous seulement, s'il dort ici, que vous ne coucherez pas ensemble.

– Nous n'en avons pas l'intention.

– Alors, il peut venir. »

Le dimanche qui suivit le quatorze juillet, maman Langier mit les petits plats dans les grands. Quand Jean-Yves apparut, portant un superbe bouquet de

glaiuels qu'il offrit à sa future belle-mère, un magnum de champagne qu'il destinait à son futur beau-père, et un collier de rubis qu'il accrocha lui-même au cou de celle dont il était déjà amoureux fou, il fut accueilli à bras ouverts. Tout de suite, il avait fait une très bonne impression aux Berrichons. Il passa huit jours à Saint-Martin d'Aubigny. Sylvaine lui fit visiter la région. Puis il demanda l'autorisation d'emmener la jeune fille chez ses parents pour la leur présenter.

Ceux-ci, professeurs à Poitiers, habitaient Chasseneuil, bourgade située à une dizaine de kilomètres plus au nord. Sylvaine reçut le même accueil chaleureux et fit la connaissance du frère et des trois sœurs de son futur mari.

Au cours du mois d'août, Poitevins et Berrichons se rencontrèrent et sympathisèrent rapidement. Chacun, de son côté, appréciait les autres, leur bonne éducation, leurs goûts communs, leur gentillesse. Oui, les deux familles s'entendaient à merveille et se réjouissaient que leur enfant ait rencontré quelqu'un d'aussi bien.

Début octobre, ils se fiançaient. Pour l'occasion, les frères et sœurs des deux jeunes gens furent invités. Ce fut une belle journée. Il faisait un temps très agréable, comme l'automne sait en donner. Les feuilles des arbres commençaient à jaunir, donnant aux forêts ces magnifiques tons ors. A la demande de Jean-Yves, Sylvaine avait revêtu la même toilette que le jour où ils s'étaient rencontrés. Mais maintenant brillait à son doigt un diamant blotti dans un petit nid en or.

Malgré le sérieux de son travail, Jean-Yves savait aussi se distraire. Ensemble, ils sortaient, allaient au théâtre, au bal, en balades, à pied ou à vélo. Ils visitaient les villes, les musées. Même s'ils

connaissaient déjà l'un ou l'autre, ils prenaient plaisir à les revoir ensemble. D'ailleurs tout ce qu'ils faisaient ensemble leur semblait plus beau, plus merveilleux qu'auparavant. Quelquefois, ils invitaient Pierre à se joindre à eux. Celui-ci acceptait ou refusait, selon son humeur du jour.

Lorsque les grandes vacances arrivèrent, ils préparèrent activement leur mariage. La date en était fixée depuis Pâques, mais il restait beaucoup à faire : bien sûr, la liste des invités, ceux au repas, ceux à l'église et ceux au vin d'honneur, était établie ; bien sûr, les faire-part étaient envoyés :

*Sylvaine et Jean-Yves s'aiment  
Ils se donneront le sacrement de mariage  
Le samedi 9 août 1985, à 14 heures,  
en l'église de Saint-Martin d'Aubigny  
Nous serions heureux  
que vous soyez près d'eux en ce beau jour.  
Madame et Monsieur Langier  
Madame et Monsieur Chénier*

Mais il restait à établir la liste des plats et faire imprimer les menus. Il fallut ensuite dresser le plan de table. Ce fut le plus facile, les membres des deux familles se connaissant et s'appréciant mutuellement. On demanda aux fiancés la liste des cadeaux qu'ils aimeraient recevoir. Ce fut aisé. L'un comme l'autre n'avaient jusque là que le strict minimum. La fiancée s'était fait accompagner de sa mère pour choisir sa toilette nuptiale. Pour l'occasion, elles étaient montées à Paris. Puis il avait fallu décorer la salle des fêtes où aurait lieu le vin d'honneur.

C'est ainsi que par un beau samedi d'août, c'était leur propre mariage que l'on célébrait. Elle se revoyait

encore dans sa robe blanche, en soie, ornée de broderies en perles. Son long voile était maintenu par une couronne de roses blanches. Les jeunes enfants de leurs frères et sœurs la suivaient, portant cette délicate dentelle. Quelle journée magnifique avait été ce jour ! Son père l'avait d'abord conduite à la mairie le matin, puis à l'autel l'après-midi. Entourés de toute leur famille, les deux jeunes époux avaient échangé le « oui » qui les liait pour la vie, pour le meilleur et pour le pire. Comme elle était fière et heureuse lorsqu'elle était sortie de l'église au bras de son jeune et magnifique époux ! Ils avaient été acclamés par une foule importante, recouverts de pétales de fleurs, les deux familles étant très connues. Beaucoup de photos avaient été prises, tout au long de la cérémonie d'abord, à la sortie de l'église ensuite. Les flashes continuaient à crépiter. Puis tous les invités, très nombreux, se pressèrent devant les tables garnies de canapés, de zakouski, de mini-pâtisseries, de petits fours au pâté, au fromage, au caviar, aux légumes, de préparations individuelles à base de poisson, de crustacés. Les apéritifs, très variés, étaient servis généreusement. Divers jus de fruits attendaient ceux qui ne voulaient pas boire d'alcool.

Le repas qui avait suivi s'était déroulé dans un restaurant chic. Le menu avait été apprécié de tous. Il aurait fallu être difficile pour s'en plaindre

*Crabe à la russe*

*Ballottines de poulet au homard*

*Saumon farci Brillat-Savarin*

*Jambon glacé Douce France*

*Sorbet à l'Armagnac*

*Gigue de chevreuil princesse Palatine*

*Assortiment de salades*  
*Plateau de fromages*  
*Pièce montée*  
*(une Tour Eiffel, à la demande de la mariée)*  
*Champagne, café, liqueurs,*  
*le tout arrosé des meilleurs Bourgognes et*  
*Bordeaux.*

Puis on avait dansé toute la nuit. Au petit matin, les jeunes avaient réclamé une soupe à l'oignon. Ils ne s'étaient même pas aperçus de la disparition des mariés. A midi, quand ceux-ci étaient réapparus pour le repas, la figure radieuse de Sylvaine prouvait son bonheur.

Oui, vraiment, cela avait été un beau mariage. Quelle joie de se faire appeler « Madame Chénier » !

Elle se rappelait aussi la nuit de noces. Jean-Yves l'avait respectée jusqu'au dernier jour et elle était arrivée vierge au mariage, ce dont elle était fière. Comme son époux s'était montré doux, tendre, patient, attentif à ne pas la brusquer ! Il avait agi avec une telle délicatesse ! Elle en gardait un souvenir inoubliable.

Ils étaient alors partis en voyage de noces. Sachant combien sa jeune épouse aimait la Grèce, le jeune homme lui avait réservé la surprise de lui offrir l'avion pour Athènes. Elle qui redoutait qu'il ne choisisse Venise, voyage de noces obligatoire, disait-on, avait été ravie. Ils avaient passé dix jours enchanteurs, allant de découverte en découverte, de paysages, bien sûr, de monuments, de villes, de gens, mais surtout d'eux-mêmes. Le voyage avait été trop court pour tout voir, néanmoins, ils avaient exploré une grande partie du Péloponnèse, visité Athènes,

Corinthe et Sparte. Mais ils recherchaient aussi beaucoup les coins tranquilles pour pouvoir se manifester mutuellement leur amour. La médaille que Jean-Yves avait offerte à sa jeune épouse :

*« Aujourd'hui*

+

*qu'hier et bien*

-

*que demain »*

n'était pas un cliché ni une formule à l'emporte-pièce. C'était l'expression de la réalité pure.

Au mois de juin ils avaient retenu, toujours à Gaillon, un appartement assez grand où ils avaient emménagé dès leur retour de Grèce.

\*

\*   \*   \*

En septembre, chacun avait repris le travail. La peine de se quitter le matin était chaque jour plus grande, mais aussi la joie de se retrouver le soir. Le samedi et le dimanche, ils ne se quittaient pas. C'est lors d'un séjour en Espagne que fut conçu leur premier bébé. Et André, en avril mil neuf cent quatre-vingt-huit, vint consacrer leur union. Jean-Yves était fou de joie d'avoir un héritier, Sylvaine était pleinement heureuse du bonheur de son mari. Tout naturellement, comme il avait été le témoin de Jean-Yves à leur mariage, Pierre fut le parrain de leur fils.

Le jeune homme devint rapidement un chercheur apprécié de son « patron » et monta en grade très vite. Comme il gagnait bien sa vie, dès la naissance de leur

fil, la jeune maman arrêta de travailler pour se consacrer à leur enfant. Puis le jeune couple envisagea de faire construire. Un terrain bien situé, avec vue imprenable sur le Château-Gaillard et la Seine se trouvant à vendre à Tosny, ils l'achetèrent aussitôt. Comme la jeune Berrichonne se mit à aimer cette forteresse, ce fleuve, ce village ! Une seule ombre au tableau : ils souhaitaient un deuxième enfant qui ne venait pas. Aussi, la naissance de la petite Annie, en février mil neuf cent quatre-vingt-quinze, avait-elle rempli de joie les jeunes parents. Sylvaine était vraiment une épouse et une mère comblée.

En tant qu'épouse, elle pouvait être enviée par beaucoup de gens. Son mari était un homme merveilleux, toujours à lui offrir de petits cadeaux. Il ne se passait pas une semaine sans qu'il lui rapporte un bouquet de fleurs, un foulard, un petit bijou. Ce n'était pas la valeur qui comptait, mais le geste. D'une galanterie sans bornes, il lui tenait toujours la porte, l'aidait à mettre ou enlever son vêtement, lui offrait la meilleure place au spectacle. Leur lune de miel avait duré dix ans.

En tant que mère aussi, elle était vraiment comblée avec deux beaux enfants : l'aîné, déjà sérieux pour son jeune âge, ressemblait à son père. La fillette, une jolie poupée blonde, promettait, la couleur des cheveux mise à part, d'être le portrait de sa mère. Garçon et fille, le choix du roi, dit-on. Si les parents ne souhaitaient pas vraiment un troisième, du moins l'auraient-ils aussi bien accueilli que les deux premiers. Ils n'auraient pas non plus refusé un quatrième.

\*

\* \* \*

Ils se préparaient maintenant à fêter leurs dix ans de mariage. En août, ils réunirent une soixantaine de personnes, chez eux d'abord, pour pendre la crémaillère de la maison et prendre l'apéritif, dans la salle des fêtes du village ensuite pour le repas, marquant cet anniversaire.

C'est ce jour-là que choisit, comme il était invité, le P. D. G. du laboratoire où travaillait Jean-Yves pour annoncer à ce dernier une nouvelle importante :

« Monsieur Chénier, vous êtes mon principal et mon meilleur chercheur. Comme cadeau d'anniversaire, je vous fais une offre que, j'espère, vous ne refuserez pas. Je vous envoie en mission, pour six mois, en Colombie. Vous devrez prospecter, rechercher des plantes nouvelles, percer les secrets des Indiens et, éventuellement, envisager la construction d'un laboratoire là-bas. Bien entendu, vous serez accompagné de votre fidèle assistant et ami, monsieur Jarmond, ici présent. En plus d'une prime substantielle de déplacement, que vous toucherez avant de partir, votre salaire, le temps que vous serez partis, sera doublé à tous les deux. »

Des applaudissements éclatèrent, des bravos fusèrent de toutes parts. Les invités voulurent arroser au champagne une telle promotion. Le héros fut chaudement félicité. Jean-Yves, lui, s'était trouvé très partagé. C'était un honneur et une marque de confiance que son P. D. G. lui faisait là, et il aurait été malséant de refuser. De plus, l'avantage financier que cela représentait permettait de rembourser une grosse partie de l'emprunt qu'ils avaient dû contracter pour faire construire leur maison. Mais partir si loin, abandonner son épouse bien-aimée et ses enfants pour une si longue période lui était un cruel déchirement.

Il avait longuement hésité avant de donner sa réponse, prenant avis de sa femme chérie. Courageuse, Sylvaine l'avait poussé à accepter, lui promettant de ne pas s'ennuyer, de bien s'occuper des enfants :

« Et puis, avait-elle ajouté, quand tu reviendras, nous vivrons une seconde lune de miel. »

Il avait donc fini par accepter.

C'est ainsi que Sylvaine avait conduit les deux hommes à Roissy, un jeudi de février, et que le couple s'était séparé, les larmes aux yeux, après dix années de vie commune qu'aucun nuage n'était venu assombrir. Ils se téléphonaient régulièrement toutes les semaines. Peu leur importait le coût des communications. Ils avaient besoin de se parler, d'entendre la voix bien-aimée murmurer des mots d'amour. Le père voulait avoir des nouvelles de ses enfants. André voulait savoir ce que faisait son père, ses éventuelles découvertes. Mais surtout, les deux amants voulaient se dire et se redire leur amour, leur désir l'un de l'autre, leur hâte de se retrouver. S'il n'y avait pas eu les enfants, il est certain que Sylvaine aurait demandé à partir avec eux.



## CHAPITRE II

### Cruelles déceptions

Six mois s'étaient écoulés. Six mois qui avaient paru terriblement longs aux deux époux, toujours aussi amoureux l'un de l'autre, et dont la séparation avait exacerbé le désir de se retrouver, mais aussi à André à qui le père manquait et au père qui se languissait de sa progéniture. Jean-Yves avait annoncé son retour pour le cinq septembre. Sylvaine était allée seule à Roissy, au grand désespoir d'André qui aurait aimé l'accompagner, mais sa maman avait été intraitable. La classe avait recommencé, il n'était pas question qu'il manque déjà. A dire vrai, elle avait surtout envie d'être seule avec lui. Il suffisait déjà qu'il y ait la présence de leur ami. Hélas, Pierre revenait seul. Quand il était apparu, Sylvaine, impatiente, cherchait à apercevoir derrière lui celui qu'elle attendait. Mais Pierre, qui aurait dû se réjouir de leur retour, avait un visage soucieux, un regard triste.

« Pourquoi Jean-Yves n'est-il pas encore sorti, il ne retrouve pas ses bagages ?

– Non. Ce n'est pas cela. C'est plus grave.

– Que se passe-t-il ? Il a des ennuis avec la douane ?

– Non, c'est bien pire.

– Mais quoi ? Vas-tu me le dire enfin ?

– Il ne rentrera pas.

– Que dis-tu ? Tu es fou ! »

Tout en parlant, il avait entraîné son amie à l'écart pour lui asséner la terrible nouvelle.

Huit jours auparavant, un soir, alors qu'ils se promenaient, juste après que les deux époux se soient téléphonés, quatre hommes les avaient attaqués. Blessé, Pierre était tombé tandis que les agresseurs emmenaient Jean-Yves. Bien entendu, dès le lendemain matin, Pierre avait alerté la police. Cette dernière avait cherché, enquêté minutieusement, fouillé dans tous les coins, interrogant, questionnant les habitants des maisons alentour. Elle n'avait trouvé aucun indice. Pierre avait promis une belle récompense à qui permettrait de retrouver son ami. Des photos avaient été placardées à tous les coins de rue. Rien n'y avait fait. Jean-Yves avait bel et bien disparu. On n'avait même pas retrouvé son corps. Aucune rançon n'avait été demandée. C'était à n'y rien comprendre.

La malheureuse femme était trop abasourdie par la nouvelle pour pouvoir réagir. Pierre la prit dans ses bras et la laissa pleurer aussi longtemps qu'elle voulut. Elle se laissa guider comme une somnambule jusqu'à la voiture, s'assit côté passager sans dire un mot. Jusqu'à Tosny, elle resta prostrée, pleurant silencieusement.

Lorsqu'ils arrivèrent, André se précipita, tout heureux à l'idée de revoir son père. L'absence de ce

dernier, le visage ravagé par les larmes de sa mère l'affolèrent :

« Non, ne me dites pas que Papa est mort. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

– Hélas, intervint son parrain, c'est à craindre. »

A nouveau, il raconta l'agression dont ils avaient été victimes. L'enfant se jeta dans les bras de sa mère, mêlant ses larmes à celles de l'adulte. Annie, trop petite pour comprendre, pleura à son tour parce qu'elle voyait sa mère sangloter.

Dès le lendemain, la télévision annonçait, dans ses nouvelles brèves :

*« Un savant français a mystérieusement disparu en Colombie. Enlevé en pleine nuit dans les rues de la petite ville de Araracuara, tandis que son assistant était assommé, Jean-Yves Chénier, qui travaillait dans un laboratoire de recherches pharmaceutiques de l'Eure, a été enlevé voici maintenant huit jours. Aucune rançon n'a, jusqu'à ce jour, été demandée. »*

Pendant quelques jours, l'annonce fut plus laconique :

*« On est toujours sans nouvelles du savant français disparu en Colombie. »*

Ensuite, l'actualité plus récente fit oublier Jean-Yves.

Les journaux ne furent pas en reste ! Pour certains, ce ne fut qu'un fait divers, quelques lignes en page deux ou trois. Pour d'autres, cela fit la une, en gros titres :

## **INCROYABLE DISPARITION D'UN SAVANT FRANÇAIS EN COLOMBIE**

Suivait alors un très long article, relatant la vie de l'homme, les raisons de son déplacement, la mystérieuse agression.

Les journalistes voulurent interroger Sylvaine et ses enfants. Les deux plus grands s'y refusèrent. La petite n'était encore qu'un bébé lorsque son père était parti. Elle n'avait qu'un an. Elle ne pouvait rien dire. Les amateurs de sensationnel firent le siège de la maison. Pendant huit jours, Tosny vit une armée de scribouillards et de photographes l'envahir. Faute de connaître toute la vérité, ils brodèrent. Puis comme une mode chasse l'autre, une actualité en évince une autre. De temps en temps, un entrefilet annonçait :

**« On reste toujours sans nouvelles du savant disparu en Colombie »**

Enfin, ce fut le silence total.

Sylvaine avait voulu aller en Amérique du Sud pour enquêter à son tour. Pierre l'en avait dissuadée. C'était trop dangereux pour une femme. Elle devait penser à ses enfants. Lui-même y retournerait tous les ans, pendant ses vacances, pour continuer les investigations.

\*

\* \*

Effectivement, tous les étés, depuis trois ans maintenant, Pierre repartait en Colombie, mais en vain. Il avait beau passer et repasser dans tous les endroits où il espérait trouver le moindre petit indice, demander aux policiers s'ils avaient un quelconque renseignement, chaque année, il revenait bredouille, déçu. Non seulement, il souffrait lui-même de la perte

d'un ami aussi cher, mais il lui coûtait de devoir annoncer à chaque fois à la pauvre Sylvaine l'échec de ses investigations. Celle-ci espérait tellement qu'elle attendait son retour avec impatience, persuadée qu'il lui rapporterait une preuve que son mari était toujours vivant. Souvent, il lui avait dit qu'il n'y avait plus beaucoup d'espoir. Mais elle s'accrochait. Elle ne pouvait pas croire à la disparition de celui dont elle avait partagé la vie pendant dix ans. Elle avait connu auprès de lui un bonheur immense. Il était impossible d'accepter que ce bonheur soit mort à jamais.

André, qui n'avait que huit ans lors du départ de son père, était maintenant un jeune adolescent de treize ans. Il se conduisait en homme auprès de sa mère, la réconfortant, partageant avec elle l'espoir de voir revenir celui qui avait si tragiquement et si bizarrement disparu. Très grand et très raisonnable pour son jeune âge, il aidait, soutenait, secondait sa mère autant qu'il le pouvait.

Annie, de sept ans sa cadette, était trop jeune pour se souvenir de son père. Pour elle, Papa n'était qu'une photo sur le buffet de la salle à manger ou dans la chambre de Maman. Bien sûr, elle se mettait à l'unisson et disait aussi : « Quand Papa reviendra » mais pour elle, ces mots n'avaient pas beaucoup de sens. Papa était un inconnu qui vivait dans un pays très lointain. On lui avait montré ce pays sur le globe terrestre, mais en quoi ce gros ballon vert et bleu pouvait-il ressembler à la terre, cette terre grise, sablonneuse, sur laquelle on marchait, on jouait, où il poussait des fleurs, de l'herbe. Et puis, comment des hommes pouvaient-ils vivre la tête en bas ? Comment se faisait-il que ce ne soit pas la même heure partout ?

Non, vraiment, elle ne comprenait pas. Et puis, elle n'était pas la seule à ne pas avoir de papa. Certaines de ses camarades d'école n'en avaient pas non plus. Donc, cela ne la choquait pas de n'avoir qu'une maman qui l'aimait beaucoup, la câlinait, l'embrassait, jouait quelquefois avec elle et lui faisait des cadeaux. L'enfant ne voyait pas pourquoi il fallait qu'un inconnu revienne prendre de la place dans une maison où elle était le centre d'intérêt. Sa photo suffisait bien.

Comme Sylvaine regrettait depuis d'avoir insisté pour qu'il parte ! Elle l'avait elle-même envoyé à la mort. Mais non, ce n'était pas possible. Jamais elle n'admettrait le décès de son mari, jamais elle n'accepterait qu'il ne réapparaisse pas un jour. Elle avait toujours su qu'il reviendrait.

En attendant, depuis cinq ans, avec la disparition de son époux, elle avait dû recommencer à travailler. En effet, le corps n'ayant pas été retrouvé, il n'avait jamais été déclaré « décédé » et elle ne touchait donc aucune pension. Les six mois de salaire de Jean-Yves lui avaient été versés intégralement, mais ce fut tout. Elle était donc allée au rectorat pour expliquer sa situation et elle avait rapidement obtenu un poste, dès la Toussaint, tant elle avait été bien notée à l'époque où elle travaillait. La première année, elle fit d'abord un remplacement de trois mois au Val de Reuil, au collègue Alphonse Allais, où elle avait rencontré beaucoup de difficultés. Les élèves étaient très pénibles, beaucoup trop indisciplinés, souvent insolents, parfois à la limite de la grossièreté. De plus, l'établissement était un véritable labyrinthe. Rien n'y était agréable. Puis ce fut au collège Pierre Mendès-France, dans la même

ville, qu'elle suppléa successivement à deux futures mamans. Ce fut encore pire. Elle y avait été insultée, menacée par des élèves qui, bien qu'elle mesura près d'un mètre soixante-dix, étaient encore plus grands qu'elle. Elle avait parfois retrouvé sa voiture endommagée : pneus crevés, peinture rayée. Et jamais les coupables n'avaient pu être punis, faute de savoir qui ils étaient, d'autant plus que le Principal du collège n'avait fait aucun effort. Entre eux deux, ce n'était pas le grand amour. Si elle venait se plaindre, il ne la soutenait absolument pas. Enfin, un comble, l'établissement était construit autour de la voie piétonne, dalle qui circulait au niveau du premier étage des maisons. Si certaines classes se trouvaient au-dessus de celle-là, d'autres au même niveau, quelques-unes se trouvaient au-dessous, donc très sombres. Même en plein jour, on n'y voyait jamais le soleil et la lumière électrique devait y brûler en permanence. De plus les salles de classes avaient des formes bizarroïdes : trapèzes, L. Enfin, d'énormes piliers, ceux soutenant la fameuse dalle piétonne, se trouvaient au milieu de certaines. On aurait cru que les architectes avaient tout conçu pour rendre cet établissement le plus désagréable possible. Après les difficultés de cette année éprouvante, à laquelle s'ajoutait le chagrin causé par la disparition de son mari, elle avait frôlé la dépression.

Pour échapper à ce qu'elle nommait « L'enfer de la ville nouvelle » elle retourna au rectorat, expliqua la vie impossible qu'elle menait. Heureusement, on prit en considération ses soucis, sachant ses problèmes familiaux et dès la rentrée suivante, elle fut mutée aux Andelys, au Collège Roger Gaudeau. Cela

lui convenait beaucoup mieux. Le cadre en était plus agréable. C'était plus calme, elle était appréciée de ses collègues et de son Principal. Chacun connaissait sa douloureuse histoire, la plaignait et la soutenait moralement autant qu'il le pouvait. Vraiment, l'ambiance était complètement différente et comme elle aimait son métier, elle y trouva un peu de réconfort. Enfin, le temps qu'elle passait en cours ou à préparer les leçons, à corriger les devoirs lui occupait l'esprit. En contrepartie, elle ne pouvait plus consacrer autant de temps à ses enfants, à son grand regret. Parfois, elle pensait devenir folle de douleur. Combien de nuits avait-elle passées à pleurer, mouillant draps et oreillers ? Combien de cierges avait-elle offerts à Saint Christophe, patron des voyageurs, combien de prières avait-elle adressées au Tout-Puissant ? Elle ne saurait le dire. Parfois, elle se fâchait, insultait ce Dieu qui permettait une telle injustice. Mais aujourd'hui, elle savait que ses prières avaient été entendues. Cette fois, « IL » était revenu, « IL » était là. Déjà, elle murmurait une prière d'action de grâce. Elle entendait sa respiration régulière. Elle sentait sa chaleur à ses côtés. Oui, « IL » était bien là. Combien de fois avait-elle fait ce rêve ? Combien de fois avait-elle cru qu'« IL » revenait enfin, après une si longue absence ? Combien de fois avait-elle ressenti une vive déception, une douleur immense en se réveillant dans le trop grand lit vide ? Mais aujourd'hui, elle était bien éveillée, elle ne rêvait plus. « IL » était dans le lit à côté d'elle. Elle le touchait.

\*

\*   \*   \*

Elle le sentit remuer. Alors, se tournant légèrement, toujours les yeux clos, elle posa le bras sur la poitrine de son unique amour. Une voix la fit sursauter :

« Tu es réveillée, Maman ?

– André ? Mais ? Qu’est-ce que tu fais là ? »

Le ton était dur, presque méchant.

« Pardon, Maman, si je t’ai fait peur, excuse-moi. Mais cette nuit, tu pleurais tellement en m’appelant que je suis venu. Tu t’es endormie dans mes bras, alors, pour ne pas te déranger, je me suis allongé à côté de toi, et je me suis endormi à mon tour. Pardonne-moi de t’avoir effrayée.

– Non, mon grand, ce n’est pas cela. (Elle avait retrouvé sa voix habituelle.) Mais une fois de plus, j’ai rêvé que ton père était revenu, et en te sentant à côté de moi, j’ai cru que c’était lui. J’ai vraiment cru qu’il était réellement revenu. Alors, en te découvrant, j’ai eu, une fois de plus, une cruelle déception, mais pire encore que celle que j’éprouvais d’habitude. »

De désespoir, elle éclata en sanglot. Son fils la prit dans ses bras, comme il le faisait chaque fois que sa mère avait de telles crises.

« Pardonne-moi, ma petite maman chérie, c’est ma faute. J’aurais dû partir quand tu as été endormie, mais, à mon âge, on dort facilement.

– Ce n’est rien, mon chéri. Tu es un bon fils, et sans toi, je ne pourrais pas tenir le coup.

– Pleure, Maman, pleure, cela te fait du bien.

– Je vais encore être affreuse, les yeux rougis, les paupières gonflées.

– Mais non, tu seras toujours la plus belle des mamans. »

Ce compliment de son fils lui mit un peu de baume au cœur. Bravement, elle sourit :

« Allons, levons-nous. Je suis certaine que ton père est vivant et qu'il reviendra un jour.

– J'en suis certain, moi aussi. Courage, Maman. Tu sais, le jour où Papa reviendra, nous ferons une grande fête, nous inviterons toute la famille, les amis, tes collègues, ceux de Papa, les gens du pays. Nous louerons la salle des fêtes. Non, nous ferons cela sur le terrain communal, il y aura plus de place, nous pourrons recevoir plus de gens. Et s'il revient à la mauvaise saison, nous attendrons les beaux jours pour le faire. Mais je te jure que nous ferons la fête, dussions-nous manger du pain sec pendant un an pour payer cette débauche. »

Devant l'enthousiasme du jeune garçon, la malheureuse retrouva un peu de calme. Il parlait ainsi pour ne pas décevoir sa mère car il n'y croyait plus. Comme Pierre, son parrain, il pensait qu'il n'y avait plus aucune illusion à se faire. Mais de même que les docteurs disent qu'il faut toujours donner de l'espoir à un malade, lui aussi voulait épargner sa mère. Pouvait-il l'achever en lui exprimant sa pensée. Elle finirait bien par admettre d'elle-même que tout était perdu, définitivement perdu. Jamais le disparu ne reviendrait.

\*

\*      \*

Lui aussi souffrait de l'absence de cet homme. Malgré son travail, ce père savait consacrer beaucoup de temps à son fils. Il le revoyait quand il jouait avec

lui au football ou au tennis. C'est lui qui lui avait appris à nager, à se tenir sur un vélo. C'est encore avec lui qu'il s'était initié aux jeux de cartes. Combien de fois lui avait-il expliqué tel ou tel mystère qu'un enfant de six ans ne comprend pas ? C'était grâce à lui aussi et à sa mère qu'il était en avance dans ses études. Papa était d'une patience à toutes épreuves. Jamais il ne se fâchait, jamais il n'élevait la voix. Toujours, il recommençait ses explications si lui, André, n'avait pas compris. Et quand l'enfant faisait une bêtise, comme cela arrive à tous ceux de son âge, le papa se contentait de le regarder d'un air triste, ou de l'ignorer pendant quelques temps, plus ou moins long selon la gravité de la faute. C'était la plus grande punition qu'il pouvait infliger au garçon qui, repentant, quémandait un regard de son papa chéri. Oh oui ! Son papa lui manquait beaucoup, et de même que physiquement, il en était le vivant portrait, il s'efforçait de lui ressembler moralement et voulait épouser la même carrière que lui. De là-haut, son père serait fier de son fils.

Des trois, c'était encore sa petite sœur qui supportait le plus facilement l'absence du disparu. A son tour, André s'appliquait à agir vis-à-vis d'elle comme le papa l'aurait fait s'il avait été là. C'est lui, maintenant, qui lui apprenait à nager, à faire de la bicyclette. S'il n'avait pas toujours la patience de l'adulte, il s'efforçait de faire de son mieux. Et Annie aimait et admirait ce grand frère qui était toujours là pour la défendre si d'autres l'embêtaient, qui acceptait de jouer avec elle quand maman n'avait pas le temps. Pauvre petite Annie ! Sa souffrance était autre. Il savait que ce n'était pas gai pour elle d'avoir une maman toujours triste, qui

n'acceptait pas que l'on fasse des fêtes avec les camarades de classe pour les anniversaires. Il savait que la petite ne comprenait pas.

Depuis la disparition de Papa, la seule fête que Maman avait acceptée, à contrecœur d'ailleurs, c'était sa profession de foi, à lui, au mois de mai de l'an dernier. Elle aurait voulu attendre un an de plus, dans l'espoir que le disparu soit de retour. Mais les grands-parents avaient insisté pour qu'il la fasse dès maintenant.

« Voyons, Sylvaine, pense à ton fils. C'est un grand jour pour lui. Il faut le marquer. Il faut qu'il soit avec ses camarades. Tu ne vas pas attendre qu'il passe le Brevet, et pourquoi pas l'année de son Bac ?

– Jean-Yves sera de retour bien avant cela ! » avait-elle rétorqué, mais elle avait quand même accepté.

Oh ! On n'avait pas fait une grande fête. Seule, la famille proche avait été invitée. Mais on avait pris de nombreuses photos et filmer longuement avec le caméscope « pour montrer à Papa quand il reviendra. »

Les seuls moments où Annie était pleinement heureuse, c'est quand elle allait en vacances chez ses grands-parents. Là, elle pouvait jouer tout à loisir, rire, chanter, crier à tue-tête. A la maison, la tristesse de sa maman la retenait. André, lui, ne voulait pas quitter sa mère. Jamais il n'acceptait d'aller passer huit jours dans la famille. Et Sylvaine, trop soulagée de ne pas rester seule, acceptait volontiers le sacrifice de son fils. Parfois, elle se reprochait son égoïsme (les autres la critiquaient souvent, d'ailleurs) mais c'était trop dur pour elle de voir s'éloigner son seul soutien. Car il était bien le seul à lui donner raison d'espérer. Ses parents et même ses beaux-parents avaient depuis

longtemps accepté la douloureuse situation. Les frères et sœurs lui conseillaient d'abandonner tout espoir et de refaire sa vie. Ses amis agissaient de même.

Sa famille, éloignée, ne pouvait pas lui apporter le soutien qu'elle aurait voulu. Ses parents lui conseillaient de se rapprocher d'eux, sa belle-famille également. Elle refusait obstinément. Il n'était pas question de quitter, de vendre cette maison dont Jean-Yves avait tracé lui-même les plans. Que dirait-il quand il reviendra, s'il ne retrouvait pas sa maison. De plus, Sylvaine aimait trop ce logis qu'elle avait aménagé avec tant d'amour. Ensemble, ils avaient acheté les meubles, mais c'était elle qui avait choisi les papiers peints, la couleur des peintures. C'est encore elle qui avait cousu les rideaux, tentures et dessus de lit. Non, jamais elle ne quitterait Tosny et leur maison. Elle n'avait donc, comme famille proche qu'une sœur à elle et un frère de son mari qui habitaient, l'un et l'autre, la région parisienne. Elle s'entendait bien avec eux. Mais seuls, son fils et Pierre attendaient avec elle le retour du disparu.

\*

\* \*

Cher Pierre ! Comme il lui était dévoué, lui aussi ! Penser que tous les ans, il retournait là-bas, passant ses vacances à essayer de glaner quelque indice permettant le moindre espoir. A chaque fois, il rapportait des souvenirs pour les enfants, pour André, son filleul, bien entendu, mais aussi pour Annie qu'il gâtait autant. Resté célibataire, il aidait Sylvaine dans les travaux d'entretien de la maison. Chaque samedi, il venait passer la journée pour jardiner, entretenir les

barrières, les volets, donnant un coup de pinceau par ici, plantant un clou par là. Comme elle lui était reconnaissante de son dévouement ! Souvent, ils parlaient de Jean-Yves, du travail qu'ils avaient accompli ensemble.

De nombreuses fois, elle lui avait demandé de lui raconter encore et toujours leur séjour en Colombie, l'attaque dont ils avaient été victimes, ses recherches. N'était-il pas le dernier à avoir vécu avec « Lui » ? Sans se lasser, Pierre répétait les mêmes histoires, se souvenant quelquefois d'un détail qu'il avait oublié, mettant en avant les qualités de son ami, les découvertes qu'il avait faites, les notes qu'il avait prises mais qui étaient perdues car il avait toujours sur lui le petit carnet sur lequel il inscrivait tout.

« Raconte, Pierre, raconte encore, depuis le moment où vous êtes montés dans l'avion jusqu'à l'attaque. »

Et Pierre redisait pour la énième fois :

« Le voyage a été agréable puisque nous voyagions en première. Tu te souviens, il faisait un temps superbe, froid et sec, avec un ciel bien dégagé. Nous avons vu la terre de France s'éloigner doucement, puis ce fut l'océan et bientôt l'Amérique est apparue au loin. Nous avions l'impression de planer car nous ne ressentions aucune secousse. Un repas fastueux nous avait été servi : foie gras, caviar, poulet rôti, gigot, salade, fromage, dessert, le tout arrosé de champagne. Aux Etats-Unis, nous avons dû attendre plusieurs heures notre correspondance. Même confort et mêmes agréments dans ce deuxième avion. Nous avons aperçu l'Amérique centrale, l'immense forêt amazonienne, avant de nous poser, tout aussi délicatement, sur l'aéroport de Bogota.

« Là, une délégation nous attendait. Nous avons été conduits dans un hôtel quatre étoiles. Un vrai palace. Nous possédions un luxueux appartement : salon, deux chambres à coucher, deux salles de bain, boissons à volonté, repas fins. C'était la vie de château. Ah ! Notre P. D. G. ne s'était pas moqué de nous. Malheureusement, nous n'étions pas venus pour faire du tourisme.

« Après que l'on ait mis à notre disposition une belle et solide voiture tout terrain, nous avons dû nous enfoncer dans les terres. La chaleur y était assez pénible, mais nous avons toujours le droit de choisir les meilleurs hôtels-restaurants, où nous étions servis par des créatures de rêve.

– Est-ce que Jean-Yves m'a été fidèle ?

– Comment oses-tu douter de lui ? « Les filles sont belles, par ici, c'est vrai, mais pas autant que ma petite femme chérie qui m'attend en France. » Voici ce qu'il disait.

– Je ne sais pas pourquoi je te pose une telle question car je n'ai jamais douté de lui. Continue.

– C'est aux alentours de la forêt amazonienne que nous avons commencé nos recherches de plantes pouvant permettre de fabriquer de nouveaux médicaments.

– Et vous en avez récolté ?

– Très peu, il faut l'avouer. Mais Jean-Yves prenait des notes, de nombreuses notes qui, disait-il, l'aideraient dans de prochaines recherches. Tu sais, ton mari, c'était un grand savant.

– C'était ? Pourquoi parles-tu de lui au passé ? Il est vivant, j'en suis certaine. Je le sens dans mon cœur. D'ailleurs, toi aussi, tu y crois, puisque tu

retournes chaque année en Colombie pour le chercher.

– Excuse-moi. Ce mot m’a échappé. Bien sûr qu’il est vivant !

– Comment viviez-vous là-bas ?

– C’était beaucoup plus rustique. Malgré le terme « meilleurs », les hôtels-restaurants restaient très rudimentaires. Le confort était réduit mais nous nous en contentions. Le pire, pour nous, c’était la chaleur, les moustiques et les fourmis, d’énormes fourmis rouges dont nous devons nous méfier. Leurs piqûres peuvent être mortelles si elles sont trop nombreuses et la sueur les attire.

– Tu me fais frissonner.

– Heureusement, nous pouvions souvent nous baigner et avec de fréquentes frictions à l’eau de Cologne, nous les tenions éloignées.

– Et le soir de l’attaque, comment cela s’est-il passé ?

– Nous marchions tranquillement dans une rue de la petite ville de Aracuara, située au confluent du Rio Yart et de Rio Caquetà. Le soir, la chaleur est moins étouffante. Brusquement, surgis de nulle part, quatre hommes cagoulés nous ont littéralement sauté dessus. J’ai reçu un choc violent à la tête, je suis tombé, à demi assommé. Je n’ai plus bougé. Quand j’ai retrouvé mes esprits, un peu plus tard, Jean-Yves et nos agresseurs avaient disparus.

– Tu ne l’as pas cherché tout de suite ?

– Bien sûr que si. Mais je ne savais pas dans quelle direction aller, je ne trouvais aucun témoin. Les rares passants que j’ai rencontrés m’ont affirmé n’avoir rien vu. Le poste de police était fermé. Il m’a fallu

attendre le lendemain matin pour porter plainte. Malheureusement, je ne pouvais pas donner beaucoup de détails. Comme je te l'ai dit, il faisait nuit, les hommes étaient cagoulés. Je peux seulement affirmer qu'ils étaient costauds.

– Et après ?

– Nous avons diffusé des photos, promis des récompenses. Je ne me préoccupais plus de notre mission. Je n'avais qu'une idée en tête : retrouver mon ami, mon presque frère.

– Oui, je sais, tu l'aimes beaucoup. Je verrais toujours ton visage quand tu es sorti de l'aérogare, seul. Tu ne m'avais pas prévenue, j'attendais mon mari, et il ne venait pas.

– Je n'avais pas voulu te l'écrire ni te le dire au téléphone, je voulais être près de toi pour t'annoncer une si mauvaise nouvelle.

– J'ai toujours apprécié cette délicatesse. Pouvoir pleurer sur une épaule amie dans une telle circonstance est plus que nécessaire. Oh ! Pierre, je ne peux pas admettre que Jean-Yves ne revienne jamais. Ne plus le revoir, ne plus le toucher, ne plus me retrouver dans ses bras est une idée impossible à admettre.

– Comme je te comprends ! »

Il essayait de la consoler, il lui mettait le bras sur les épaules, essayant de la prendre contre lui, comme l'aurait fait un grand frère, mais elle se dégageait. Elle ne supportait pas qu'un homme autre que le sien la touche. Seul, son père aurait eu le droit de le faire, mais il avait renoncé à essayer de faire entendre raison à sa fille, aussi ne se laissait-elle jamais aller à pleurer devant sa famille.

\*  
\*     \*

Combien de fois une conversation de ce genre avait-elle eu lieu ? Ni l'un, ni l'autre n'aurait pu le dire. Mais malgré son assurance, malgré ou à cause de ses nombreux séjours annuels en Colombie, Pierre n'espérait plus que son ami réapparût. Cependant, comme son filleul, il faisait semblant d'y croire. Pourtant, il faudrait bien un jour que Sylvaine admette la vérité. Jean-Yves avait disparu à tout jamais.

Et Pierre, très embarrassé, ne savait plus que faire. Alors, il sortait, allait s'occuper au jardin ou au garage, bricolant, s'occupant à n'importe quoi. Il lui était trop douloureux de voir cette femme sombrer, il le craignait fort, dans la folie, pensant aux deux enfants qui avaient tant besoin d'elle, faute de la présence du père.

## CHAPITRE III

### Nouvelles déceptions

L'année scolaire s'achevait, dans la joie pour les uns, ceux qui allaient bientôt quitter l'école, dans l'inquiétude pour les autres, ceux qui passaient des examens. Mais pour tous, c'était le soulagement de voir arriver les vacances. Bien ou mal remplie, l'année avait été pour tous, élèves et enseignants, une longue période de travail. Pour certains professeurs, dont Sylvaine, le brevet des collèges amenait une recrudescence de travail, aussi oubliait-elle un peu ses soucis. Ses enfants montaient tous les deux de classe. Elle pouvait être fière d'eux. André, avec de brillants résultats en quatrième, qui lui avaient valu les félicitations, entrait en troisième ; Annie passait en C. E. 1. C'était de très bons élèves. Le garçon avait hérité de l'intelligence de son père et de son acharnement au travail. Aussi, malgré quelques faiblesses en expression écrite, obtenait-il toujours les premières places. Quant à Annie, elle apprenait tout ce qu'elle voulait avec une facilité étonnante. Dès Pâques, et malgré son jeune âge, elle lisait couramment. Aussi, quelquefois, elle avait plus envie

de s'amuser que de réviser une leçon qu'elle estimait savoir parfaitement. Cependant, pour faire plaisir à Maman, pour voir naître un sourire sur le visage de sa mère chérie, à contrecœur, mais en le dissimulant tant bien que mal, elle reprenait son cahier, l'ouvrait, relisait sa poésie et, bien vite, retournait à ses poupées. Si Sylvaine la rappelait, elle lui récitait tout sans la moindre erreur. Maman était contente :

« C'est bien, ma chérie, tu peux aller jouer. »

Et, insouciante, après un baiser sur la joue de sa mère, la petite repartait à ses occupations préférées.

Puis juillet arriva enfin. La fillette s'en réjouissait, elle allait partir en vacances au bord de la mer avec sa tante et marraine, et ses deux cousines. Les trois enfants étaient presque du même âge et s'entendaient à merveille. Un mois ! Sa maman la laissait partir un mois, loin de cette atmosphère chargée de tristesse. Jusqu'ici, elle ne quittait la maison que pour huit jours au maximum, jamais une plus longue période. De plus, elle allait voir la mer pour la première fois. En effet, depuis le départ de son époux, Sylvaine n'avait eu aucune envie de sortir, de se promener, d'aller en vacances. Elle ne voulait pas être absente si elle recevait des nouvelles du disparu. Malgré les remarques de sa famille, elle y croyait toujours, ne voulait pas admettre la trop cruelle réalité. Penser qu'elle aurait pu être absente au moment où une lettre arriverait, une lettre écrite de la main de son mari, ou encore une lettre de la police de Araracuara. C'était déjà suffisant qu'elle soit absente dans la journée pour son travail ou les besoins de la maison. Mais partir plusieurs jours, cela, jamais !

La fillette demandait à son grand frère de lui expliquer comment c'était, la mer :

« C'est très, très grand.

– C'est plus grand que la Seine ?

– Beaucoup plus grand. Tu ne peux pas voir l'autre côté.

– Plus grand que Les Andelys ?

– Encore beaucoup plus grand.

– Grand comment, alors ? Pas plus grand que Paris, tout de même !

– Bien sûr que si. »

Et sur une carte, il lui montrait le petit point que représentait la ville face à l'immensité de l'océan. C'était trop abstrait. Elle ne comprenait pas. Comment une ville comme Paris pouvait-elle être réduite à un point ? Rien que la Tour Eiffel était tellement plus grande ! Comment tant de gens pouvaient-ils vivre dans cette minuscule surface ? Elle abandonnait. Elle préférait aller essayer le nouveau maillot de bain que Maman lui avait acheté, un joli bikini rose avec des frous-frous. Elle choisissait ce qu'elle allait emporter. Si sa mère l'avait laissé faire, il lui aurait fallu deux énormes malles. Elle voulait prendre tous ses jouets, toutes ses robes d'été, sans compter de nombreux lainages : « Car il fait peut-être froid au bord de la mer. » expliquait-elle. Heureusement, Sylvaine la ramenait tout doucement à la raison :

« Tu n'as pas besoin de toutes tes poupées, tu n'auras pas le temps de t'en occuper.

– Elles vont s'ennuyer sans moi !

– Comment font-elles lorsque tu es en classe ou chez Mamie ?

– Je suis absente moins longtemps.

– C’est vrai, mais tes poupées vont jouer ensemble. Prends seulement ta préférée. De plus, tu n’as pas besoin de tant de robes, tu seras le plus souvent en maillot de bain

– Dans ce cas, un seul ne me suffit pas.

– Tu en as deux, c’est assez, ils sècheront vite. »

Progressivement, sans la brusquer, Sylvaine réussissait à réduire le bagage : bientôt, il ne resta qu’une seule valise.

Dès le premier dimanche de juillet, dans la matinée, sa tante vint la chercher. La route serait longue. Elles allaient jusqu’à Arcachon. Raisonnable, la conductrice préférait faire la route en deux étapes. C’est sans inquiétude que Sylvaine confiait sa fille à sa sœur. Elle savait combien cette dernière conduisait prudemment. De plus, ayant la charge de deux nièces en plus de sa propre fille, elle redoublerait d’attention. Et puis, la petite avait besoin de se changer les idées. La jeune femme savait que ce n’était pas gai à la maison, que ce ne serait jamais gai tant que Jean-Yves ne serait pas revenu. Combien de temps faudrait-il l’attendre encore ? Est-ce que Pierre, cette année, le trouverait, récolterait au moins un indice, une preuve qui justifierait son attente, son espoir, qui montrerait qu’il était encore en vie ? Elle attendrait encore cette fois. S’il n’y avait aucun espoir, elle préférerait en finir avec la vie. Elle ne supportait plus l’absence du bien-aimé, le trop grand lit où elle devait dormir seule. Elle n’acceptait plus de ne plus pouvoir accueillir le soir son unique amour. Entendre sa voix, se blottir dans ses bras, recevoir ses caresses, s’unir à lui dans des étreintes tour à tour douces ou violentes, selon leurs désirs mutuels, lui manquaient trop. Mais comme elle ne voulait pas laisser deux orphelins, elle